

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Alfred de Musset et Venise

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 22, p. 179-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Alfred de Musset et Venise

Quelque temps après mon arrivée à Venise, j'avais voulu voir la maison qu'occupèrent George Sand et Alfred de Musset. Je me souvenais de l'adresse tracée tant de fois par Musset, après son départ : *George Sand, San Fantin, casa Mezzani, Corte Minelli, Venise. Royaume Lombardo-Vénitien.*

Je fus déçu. Le décor était aussi triste que la tragédie qui s'y était passée, et il ne faut pas s'étonner si Musset, dans ses œuvres, a conservé de Venise un souvenir plutôt douloureux. Le caractère de cette revue ne se prêterait pas à des développements sur la crise de Musset à Venise ; d'ailleurs, après le livre de Charles Maurras sur ce sujet, il ne reste plus rien à dire. Je veux seulement mettre en relief les passages qui, dans l'œuvre de Musset, se rapportent à Venise.

De son arrivée avec George Sand, le 19 janvier 1834, nous ne savons rien par lui-même, et nous devons chercher sa première impression dans un passage d'un roman inachevé de Sand, publié jadis par M. de Lovenjoul :

« Il était dix heures du soir lorsque le misérable « legno » qui nous cahotait depuis le matin sur la route sèche et glacée, s'arrêta à Mestre. C'était une nuit de janvier sombre et froide. Nous gagnâmes le rivage dans d'obscurité. Nous descendîmes à tâtons dans une gondole. Le chargement de nos paquets fut long. Nous n'entendions pas un mot de vénitien. La fièvre me jetait dans une apathie profonde. Je ne vis rien, ni la grève, ni l'onde, ni la barque, ni le visage des bateliers... cette gondole noire, étroite, basse, fermée de partout, ressemblait à un cercueil. Enfin, je la sentis glisser sur les flots... Il faisait si noir que nous ne savions pas si nous étions en pleine mer ou sur un canal étroit bordé d'habitations. Tout à coup, Théodore, (c'est Alfred de Musset) ayant réussi à tirer une des coulisses qui servent de doubles persiennes aux gondoles, et regardant à travers la glace, s'écria : — Venise ! Quel spectacle magnifique s'offrait à nous à travers ce cadre étroit. Nous descendions légèrement le superbe canal de la Giudecca ; le temps s'était éclairé, les lumières de la ville brillaient au loin sur ces vastes quais, qui font une si majestueuse avenue

à la cité reine. Devant nous, la lune se levait derrière Saint-Marc, la lune mate et rouge, découpant sous un disque énorme des sculptures élégantes et des masses splendides. Peu à peu, elle blanchit, se contracta et montant sur l'horizon, au milieu des nuages lourds et bizarres, elle commença d'éclairer les trésors d'architecture variée qui font de la place Saint-Marc un site unique de l'univers. Au mouvement de la gondole qui louvoyait sur le courant de la Giudecca, nous vîmes passer successivement sur la région lumineuse de l'horizon la silhouette de ces monuments d'une beauté sublime, d'une grandeur ou d'une bizarrerie fantastique : la corniche transparente du palais ducal, avec sa découpe arabe et ses campaniles chrétiens soutenus par mille colonnettes élançées, surmontées d'aiguilles légères ; les coupoles arrondies de Saint-Marc, qu'on prendrait, la nuit, pour de l'albâtre quand la lune les éclaire ; la vieille Tour de l'Horloge, avec ses ornements étranges ; les grandes lignes régulières des procuraties..., enfin, les masses simples et sévères de la Monnaie et les deux colonnes grecques qui ornent l'entrée de la Piazzetta...

« Que nous sommes heureux ! s'écria Théodore. Cela est beau comme le plus beau des rêves. Voilà Venise comme je la connaissais, comme je la voulais, comme je l'avais vue, quand je la chantais dans mes vers ⁽¹⁾... je vais enfin retrouver l'Italie que je cherche depuis Gênes sans mettre la main dessus. » ⁽²⁾

L'enchantement allait être de courte durée pour le pauvre Musset ; le 30 mars 1834, il prenait le chemin du retour, accompagné d'un perruquier, qui avait bien voulu lui servir d'infirmier et de valet de chambre, rongé par les fièvres et son chagrin. Ce fut une terrible secousse, dont il mit longtemps à se rétablir, mais au fond, il ne s'en guérit jamais.

Son premier recueil, après son retour à Paris, intitulé « *Une bonne fortune* ». contient une chanson charmante sur Venise, mais nous sommes bien obligés de penser que

(1) Musset avait publié avant d'avoir vingt ans, une "*Nuit vénitienne*" pour l'Odéon, où elle fut sifflée. Il ne connaissait alors Venise que par la littérature et son imagination. Il y avait mis des gondoles, des musiciens, des masques, pour être d'accord avec son romantisme, auquel le public ne se laissa pas prendre.

(2) Cf. : La revue « *Cosmopolis* », mai 1896.

cette lumière et ces fleurs qu'il y a mises, sont dues à son imagination poétique, puisque son séjour de deux mois et demi, il le fit en plein hiver, et en plein froid.

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Vous étiez, vous étiez bien aise

A Saint-Blaise.

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Nous étions bien là.

Mais de vous en souvenir
Prendrez-vous la peine ?
Mais de vous en souvenir
Et d'y revenir ?

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Dans les prés fleuris cueillir la verveine,
A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Vivre et mourir là.

La « *Nuit de décembre* » contient des impressions de voyage et le poète se souvient d'avoir eu sa vision d'« un malheureux vêtu de noir », aux diverses étapes de sa route :

A Pise, au pied de l'Apennin ;
A Cologne, en face du Rhin ;
A Nice, au penchant des vallées ;
A Florence, au fond des palais ;
A Brigue, dans les vieux chalets ;
Au sein des Alpes désolées.
A Gênes sous les citronniers ;
A Vevey, sous les verts pommiers ;
Au Havre, d'avant l'Atlantique ;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau,
Mourir la pâle Adriatique...

Plus tard, dans la « *Confession d'un enfant du siècle* », le plus sombre de ses livres, M dit que son héros Octave, c'est lui, au cours de son voyage en Suisse, but du vin de Chypre, « de ce vin sucré d'Orient, que j'ai trouvé si amer sur la grève déserte du Lido ».

En 1836, Buloz, le fondateur et le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* (quelle différence avec celle

qu'aujourd'hui dirige M. René Doumic, « de l'Académie Française » !) lui demanda un article sur le Salon. Cet article a été publié dans le volume intitulé « *Mélanges de littérature et de critique* ». Il reflète assez curieusement l'état d'âme de Musset, vis-à-vis tout ce qui lui rappelait Venise et l'Italie. Il s'arrête complaisamment à un tableau représentant Léonard de Vinci, rendant la liberté à des oiseaux qu'il vient d'acheter, à un *Dante en robe rouge*, à une *Vue prise à Naples*, à un *Far Niente* qui lui rappelle une chansonnette :

Io son riicco, e tu sei bella.
Nina mia, che vuoi di più ?

à un *Triomphe de Pétrarque*, mais surtout à des *Pêcheurs de Chioggia*. Je cite ce passage caractéristique :

« Les pêcheurs que Robert (1) a peints sont des Chiojotes ; et le motif de leur tristesse, c'est qu'ils ont besoin pour vivre de deux sous par jour, à peu près, et qu'ils ne les ont pas tous îles jours. Les pêcheurs vénitiens n'ont pas de lit, et ils couchent sur les marches des escaliers du quai des Esclavons. Ils ne possèdent qu'un manteau et un pantalon qui, le plus souvent, est de toile. Le manteau est très court, d'une étoffe grossière, très lourde, brune, et ils le portent été comme hiver. L'été seulement ils n'en mettent pas es manches, qu'ils laissent tomber sur leurs épaules ; c'est dans ce manteau qu'ils s'enveloppent pour dormir, se rapprochant le plus possible les uns ; des autres, afin d'éviter le froid des dalles. Il arrive

(3) Léopold Robert, né à la Chaux-de-Fonds, le 13 mai 1794, mort à Venise, le 20 mars 1835. Ce malheureux peintre, de qui Musset parle avec une grande sympathie, avait eu des débuts difficiles. Venu à Paris en 1810 avec Charles Girardet, il entra l'année suivante dans l'atelier de David. Après l'exil de ce dernier, il rentra à Neuchâtel en 1816, décidé à trouver un peu d'argent pour pouvoir aller en Italie terminer ses études. Il partit en 1818, grâce à la générosité d'un mécène de sa ville, qui lui avança les fonds nécessaires. — Il travailla beaucoup à Rome, où il s'acquitta rapidement une brillante réputation. — Après un vrai succès, remporté au Salon de Paris en 1822 par son "*Corinne improvisant*" au Cap Misène, il vint à Venise ; il y fut la proie de la neurasthénie et de ses chagrins intimes, dont ni son art, ni son travail ne le sauvèrent. L'infortuné se tua dans une crise de désespoir. Le tableau dont parle Musset, les *Pêcheurs de l'Adriatique* ou de Chioggia, se trouve au musée de Neuchâtel, en compagnie d'une vingtaine d'autres toiles. A Genève, le musée Rath a de lui des paysannes italiennes, des jeunes filles de Capri. Les autres œuvres sont dispersées dans les musées du Louvre, de Lille, Avignon, Chantilly, Berlin. Gênes, Bâle.

souvent, surtout pendant le carême, que lorsqu'un d'eux s'éveille la nuit, il entonne un psaume à haute voix ; alors ses camarades se relèvent et raccompagnent en partie, car ils ne chantent jamais à l'unisson, comme nos ouvriers ; leurs voix sont, en général, parfaitement justes et d'un timbre très sonore et très profond ; ils ne chantent guère plus d'un couplet à la fois et se rendorment après l'avoir chanté ; c'est pour eux l'équivalent d'un verre d'eau-de-vie ou d'une pipe. Quelques heures après, si un autre se réveille, ils recommencent. Leurs femmes, quand ils en ont, logent dans les greniers des palais déserts qu'on leur abandonne par charité. Elles ne se montrent qu'au départ et au retour de la pêche, portant leurs enfants sur leurs bras. Ou reste, ils ne mendient jamais, différant en cela du peuple de Venise et de toute l'Italie, où tout mendie, même les soldats. Leur contenance a beaucoup de gravité et l'étoffe dont ils sont vêtus ajoute à leur aspect sévère, par ses plis rares et immobiles ; leurs poses sont souvent théâtrales. Leur seul moyen de subsistance est la pêche des huîtres et des poissons de mer, qui sont excellents dans l'Adriatique, mais qui se vendent à très bon marché. Quoique leur misère soit profonde, ils sont honnêtes et ne commettent jamais aucun désordre. Tels sont, à peu de choses près que j'oublie peut-être, les pêcheurs vénitiens ; les Chiojotes sont beaucoup plus pauvres, car le lieu qu'ils habitent, situé à quelque distance de la ville, est loin de leur fournir les occasions des petits gains partiels dont les autres font leur profit. »

Il y aurait bien des choses à reprendre au tableau d'A. de Musset. Sans parler des « deux sous par jour », ni des inconvénients que les pêcheurs eux-mêmes pouvaient trouver à ces concerts répétés pendant la nuit, il est bon de dire qu'actuellement, sur les « escaliers du quai des Esclavons », personne ne dort plus ; d'ailleurs, en général, les pêcheurs ont leur domicile sur leurs barques mêmes et j'ai vu des familles entières logées ainsi sous le pont, à la poupe, dans une sorte de pièce qui n'avait pas plus de quatre mètres de longueur. La largeur est facile à deviner, puisque la pièce en question se trouve à la poupe de la barque... D'autre part, on rencontre très peu de mendiants à Venise et, au moment de Musset, les soldats qu'il voyait étaient tous autrichiens.

(A suivre).

Louis GENTINA.